L'UNIVERS VILLAGEOIS DE PIERRE JOURDE ENTRE IDENTITÉ ET DIFFÉRENCE

Brînduşa-Petronela IONESCU[G]

Abstract: *Pierre Jourde is a French writer, teacher and literary critic who distinguished himself through his autobiographical novel* Pays perdu *(2003), which brought him the Prix Générations and the appraisal of both European critics and readers. The passion for his birthplace encouraged the author to render it into his novel, in order to recover, in the manner of Proust, the lost time of youth, and thereby his social and spatial identity. The Lussaud hamlet, with around 20 inhabitants – whose lifestyle and mentality remind one of the 19th century – is represented by metamorphosed, suggested and at the same time truthful images. Jourde speaks with sympathy and emotion about the harshness, the misery, the solitude, the alcoholism of the peasants, rooted into their lands. Has the universe of the village remained identical to the one in the old days, or have major differences appeared in time? Can we speak about a total identification of the space and the image represented in the work? These are some of the questions that I will try to answer into this article.*

Keywords*: identity, difference, space.*

Inséparable du temps, l'espace donne à lire tout un tissage de données où la mémoire et l'appartenance ont un rôle essentiel. Lieu particulier de l'affirmation, de la revendication ou de l'interrogation identitaire, l'espace surprend par la diversité des représentations qu'en donne la littérature contemporaine. L'espace – et surtout celui de l'enfance, marque de stabilité – a toujours joué, pour les écrivains francophones voyageurs, un rôle essentiel dans la construction de leur personnalité.

Chez Pierre Jourde, écrivain, professeur et critique littéraire français contemporain, l'espace lointain nourri par des souvenirs, habitudes et jeux d'enfance, découvert par contact direct, représente un élément important dans son parcours individuel. La passion envers le lieu natal pousse l'auteur à l'immortaliser dans son roman, *Pays perdu* (2003), afin de récupérer ainsi, à la manière de Proust, le temps et l'espace perdus de la jeunesse et, par là, son identité sociale et spatiale. Pierre Jourde découvre d'ailleurs Marcel Proust, sa première grande passion littéraire, dès 1972 et fait des études littéraires et philosophiques. Il enrichit sa perspective sur le monde à travers ses voyages, seul ou accompagné par des amis, en Grèce, en Turquie orientale, en Inde, en Italie, au Mexique et au Guatemala, en Martinique, en Égypte, au Canada et aux États-Unis. Pierre Jourde est auteur de romans (*Jardin déserts*, 1984, *Noirs desseins*, 1989, *Le Maréchal absolu*, 2012), essais (*L'Opérette métaphysique d'Alexandre Vialatte*, 1996, *l'Incongru dans la littérature*, 1999), pièces de théâtre (*Voyage dans la lune*, 1991), ouvrages critiques, poèmes et articles littéraires.[1]

Le roman *Pays perdu* apporte à son auteur le Prix Générations et l'appréciation des exégètes et des lecteurs européens. Le hameau de Lussaud, du Nord-Cantal, habité

[*] Université « A. I. Cuza » Iasi, ionescu_brindusa@yahoo.ro. L'article est réalisé dans le cadre du Projet « Idées » 2011/ n° 218, *L'Espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine*, financé par CNCS-UEFISCDI.

[1] Pour plus d'informations sur la vie et l'œuvre de Pierre Jourde, voir le site officiel de l'auteur http://www.pierrejourde.fr/Index.html, consulté le 10 juin 2015.

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

d'une vingtaine de personnes - dont le mode de vie, les mœurs et les mentalités rappellent le début du siècle passé - est reproduit par des images transmuées, effleurées et pourtant authentiques, réelles. Jourde raconte d'une manière naturaliste, avec affection et émotion, l'âpreté, la salissure, la solitude, l'ivresse des paysans ancrés dans leur territoire. Pourtant, le livre a un mauvais impact sur les habitants de Lussaud, peu réceptifs à la révélation de leurs affaires intimes. Plusieurs d'entre eux se reconnaissent ou reconnaissent des parents décédés dans les personnages du roman. L'auteur écrit une lettre explicative aux familles de paysans concernées. Pourtant, lorsqu'il revient dans le village, Pierre Jourde et sa famille sont agressés et renvoyés. Ces événements sont suivis par un procès, à la fin duquel les agresseurs sont condamnés, en 2007, à des amendes et à la prison avec sursis.[1]

L'écrivain explique ainsi, sur son site personnel, la construction narrative de son roman, assez bref d'ailleurs et avec une action resserrée:

> J'ai donc imaginé le dispositif narratif suivant : l'enterrement, suivi de la fouille dans la maison du cousin. Le plus précieux des biens, confiés à la terre, trouvant une pauvre compensation dans l'or que l'on tente de reprendre à un mort. Entre ces deux moments funèbres, chaque famille venant voir la morte, et puis chaque ombre des morts, qui auraient dû venir aussi lui dire adieu, ouvre tour à tour le petit récit de ce qui m'avait frappé, enfant ou adulte, dans ces vies à la fois dures et belles, très loin des villes. Un seul lieu, une seule journée, comme dans les tragédies, mais dans ce lieu et ce moment, condensées, les vies qui se sont côtoyées ici.
>
> J'ai voulu rester au plus près de la réalité, pour autant qu'il soit possible de la reconstituer. Il n'y a donc guère d'invention, dans ce texte. Je parle de choses que j'ai vues, que j'ai vécues, ou que des amis du hameau m'ont racontées.[2]

Dans *Pays perdu*, Jourde préfère le réel à l'imaginaire. Pour lui, tout comme pour Kenneth White dans *Le rôdeur des confins*, le réel s'avère plus riche que l'imagination et entraîne une approche spécifique, une attention sensible aux détails, car le réel exige une modification de la façon de penser, de vivre, de parler, donc une transformation complète de l'être humain[3]. Cet univers villageois est-il resté pourtant identique à celui d'autrefois ou des différences majeures l'ont changé le long des années ? Il y a une identification totale entre l'image réelle de l'espace et l'image représenté dans le livre ? Ce sont des questions auxquelles nous trouvons partiellement les réponses dans les pages du livre.

---

[1] Pour plus d'informations sur les événements et le procès, voir l'article de Pascale Robert-Diard, « Le village violé et l'écrivain », paru le 22 juin 2007 dans *Le Monde*, http://prdchroniques.blog.lemonde.fr/2007/06/22/le-village-viole-et-lecrivain/, et l'article de Loïc Di Stefano, « Pays vraiment perdu, la ruralité littéraire, à propos du roman de Pierre Jourde et des réactions à parution » du *Salon littéraire*, http://salon-litteraire.com/fr/pierre-jourde/review/1796417-pays-vraiment-perdu-la-ruralite-litteraire-a-propos-du-roman-de-pierre-jourde-et-des-reactions-a-par, paru en juin 2012, consultés le 10 juin 2015.

[2] Voir http://www.pierrejourde.fr/Pages%20livres/Donnees%20livres/PageRomansRecits.html, le site officiel de Pierre Jourde, consulté le 10 juin 2015.

[3] Voir, à propos de l'importance du réel dans le texte romanesque, Kenneth White, *Le rôdeur des confins*, Albin Michel, Paris, 2006, prologue et la présentation du même livre faite par Lionel Bedin sur le site http://www.ecrivains-voyageurs.net/lectures/lectures15.htm, consulté le 10 juin 2015.

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

Parlant d'identité et de différence, je fais référence, d'une part, aux similitudes et aux spécificités/ aux variations entre le passé et le présent de la vie du village. D'autre part, au-delà du rapport passé-présent, se situe la quête identitaire du narrateur. Et comment pourrait-il récupérer et renforcer son identité autrement que par rapport à autrui ? C'est l'altérité qui fait la différence entre soi-même et le monde, c'est par la différence qu'on se construit individuellement. Car on peut envisager l'identité comme « résultat provisoire d'un processus culturel, toujours inachevé et en transformation constante » (Rinner, F., 2006: 5). La personnalité d'un individu est un devenir perpétuel, « une somme de devenirs » (Sasso, R., Villani, A., 2003: 102) jamais inachevée, jamais la même. Le but existentiel de l'homme serait alors, comme dirait Gilles Deleuze, de trouver une zone de voisinage, d'indiscernabilité ou d'indifférenciation que l'on peut instaurer avec n'importe quels moyens. La différence et la complexité peuvent être prises en compte comme constitutives de l'identité.

L'espace est censé avoir le rôle d'une source d'apprentissage et de communication, d'une opportunité de méditation sur l'existence, d'un déterminant significatif dans le devenir de l'individu. Avec une structure et à un aspect souvent imprévus pour l'œil humain, l'espace peut conduire à un dévoilement, une récupération ou une perte identitaire, étant ainsi représentatif pour l'identité.

Lussaud est un lieu étroit, peu ouvert face au progrès, mais concentré, propice à la rêverie, aux promenades, aux lectures. Pierre Jourde reconstruit le village de son enfance − un espace heureux, de type bachelardien, une topophilie qui vise la détermination de la valeur humaine des espaces personnels, aimés, des espaces protégés et intimes (Bachelard, G., 2001: 17-18). Cette reconstruction est réalisée à partir des souvenirs qui lui assurent « un sentiment de lumière » (Jourde, P., 2003: 11) et une sensation de « présence invisible et tyrannique de l'espace » (*Ibidem:* 14). Le narrateur, alter ego de l'auteur même, y revient avec son frère pour l'enterrement du cousin Joseph que son frère venait d'hériter. Le même jour, ils assistent aussi à l'enterrement d'une copine d'enfance, la jeune Lucie. C'est l'occasion de refaire un cheminement intérieur du narrateur, dont le parcours est jalonné par la rencontre déterminante des villageois.

Les maisons minuscules « constituent l'axe d'un paysage » (*Ibidem*) et la route qui traverse la région « se transforme doucement en lieu » (*Ibidem*: 15), un lieu qui mène nulle part. Le narrateur avoue:

> « C'est un pays perdu », dit-on: pas d'expression plus juste. On n'y arrive que s'en égarant. Rien à y faire, rien à y voir. Perdu depuis le début peut-être, tellement perdu avant d'avoir été que cette perte n'est que la forme de son existence. Et moi, stupidement, depuis l'origine, je cherche à le garder. Je voudrais qu'il soit lui-même, immobilisé dans sa propre perfection, et qu'à chaque instant on puisse s'en emplir.
>
> L'ai-je jamais eu, ce pays perdu ? Je le perds, je ne cesse de le perdre […] et je ne suis pas le premier à le perdre. […] les vieux devraient regretter un pays plus ancien, une autre vie, plus intense. Et il y a deux siècles, les ancêtres […] quel inimaginable village avaient-ils perdu, eux, qui n'a rien à voir avec celui dont nous vivons chaque jour la nostalgie ?
>
> […] nous ne gagnons le pays que pour voir à quel point nous le perdons […].
>
> Comme tout le monde, je me laisse aller à croire que ce pays a été vraiment lui-même dans le passé. […] c'est une illusion. […] j'essayais de le trouver, d'en dresser la carte, j'avais toujours, même si je l'ignorais, déjà

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

> commencé à le perdre. […] On sent partout la vieille lutte de l'homme contre la déperdition et la sauvagerie. (*Ibidem*: 17-18)

Ce que le romancier choisit de raconter est la réalité du présent, mais c'est un présent qui se dédouble en « deux directions hétérogènes, dont l'une s'élance vers l'avenir et l'autre tombe dans le passé » (Deleuze, G., 1985: 109). Le passé et le présent sont des moments temporels essentiels pour la construction de l'avenir. Le narrateur comprend cette démarche: il désire repeupler son présent avec des images heureuses, même si peut-être banales de son enfance et de son adolescence passées à la campagne, dans le village du père, pendant les vacances. Le moment de déclenchement des souvenirs survient en état de repos (entre la conscience et le rêve) grâce à un « très léger tintement […] un tintement sans réalité bien nette, sans lieu », mais qui suffit pourtant « à créer l'espace », le dehors et dans ce dehors « la remémoration des étés » (Jourde, P., *op. cit.* : 87). Si chez Proust, le souvenir est déclenché par le phénomène de mémoire involontaire, grâce à une sensation gustative, celle de la madeleine trempée dans le thé, chez Jourde les souvenirs reviennent dans la mémoire à travers une expérience auditive: un tintement qui renvoie au mouvement des troupeaux d'animaux, à leur balancement rythmique, à la lente cadence de leurs cloches. Toutes ces images spatio-temporelles se déroulent devant les yeux du narrateur avec une lenteur cinématographique, apportant, à travers les détails, un plus de visuel au texte romanesque:

> La maison est au centre du village, croisement des troupeaux et des paysans qui vont au travail. D'abord ce tintement grêle, interrogatif, comme mal assuré de sa propre existence. Ce n'est guère plus qu'une condensation de la nuit, la trace sonore d'un rêve. […] On entend sonner un instant la question lancinante qui palpite, cœur minuscule dans les choses. Mais en voici un autre, encore un, ils se multiplient comme une pluie qui s'affirme. Puis disparaissent. (*Ibidem*: 88)

À travers ces souvenirs et en revenant dans l'espace qu'il avait quitté il y a longtemps, le romancier réalise ce que Deleuze et Guattari appelle « reterritorialisation » (Deleuze, G., Guattari, F., 1980: 634-636), c'est-à-dire la valorisation du territoire perdu, par l'intermédiaire d'un être humain, d'un objet, d'un livre, d'un appareil, d'un système. C'est un processus de reconstruction qui nécessite une évolution sociale et collective, devant permettre l'élaboration d'un référentiel commun des liens au territoire. Le long de sa vie, constatent les auteurs, l'individu « se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche ou rêve » (Deleuze, G., 1991: 66). Dans *Pays perdu*, chemins en cul-de-sac, gens décrépis, maisons délaissées, habitudes, gestes et paroles redondants rebâtissent, comme une toile d'araignée, les coordonnées spatio-temporelles moment de vie cher à Pierre Jourde.

Par des analepses répétées, Pierre Jourde reconstruit l'atmosphère du village aimé. Tour à tour, les personnages venues aux enterrements pour présenter leurs condoléances, parlant peu et mélangeant des mots français et patois, se déroulent devant nos yeux, avec une lenteur spécifique, comme dans une scène cinématographique: la petite Lucie et ses parents, François et Marie-Claude; Besson – le marchand de bestiaux; Germaine et Jacques Maranne, avec leurs filles Christine, Claudine et Josiane – dont Claudine était handicapée mentale et obèse. Il y a en plus les Vidalenc, qui ont encore la

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

force de ramasser les ballots de paille, et Antoine et Adrienne avec leur enfants, Lucas − travailleur dans la ferme du narrateur − et Martine − femme de fermier, qui ne sortait plus de sa maison depuis 30 ans, s'isolant dans sa demeure placée dans un lieu « particulièrement sauvage » (Jourde, P., *op. cit.* : 57). Jeanne elle aussi vient rendre visite aux parents des morts. Restée veuve, « cette vieille dame affable, rieuse et brusque, avec son fichu, sa blouse grise à fleurs et ses bottes, possède une réputation sulfureuse » (*Ibidem*: 59), vu ses relations hors le mariage, connues par des autres villageois. Un autre personnage qui apparaît dans la mémoire du narrateur à l'occasion des enterrements est le célibataire Ritou, qui incarnait « la banalité du légendaire » (*Ibidem*: 69). Il ne faut pas oublier Levert, propriétaire d'un café-restaurant ou Marie Croze, qui tenait un bar-hôtel-restaurant dans un petit bourg des alentours – deux restos isolés, à la différence des années 70-80, quand la région « abondait d'échoppe minuscules » (*Ibidem*: 66). Il y en a d'autres qui restent dans la mémoire du narrateur comme des paysans types de l'époque, tels Jacques Maranne « un beau vieillard: toujours vêtu d'une veste et d'un pantalon de toile noire, coiffé d'un chapeau noir », au visage « un peu austère », dur et violent, un « beau paysan de carte postale » (*Ibidem*: 42-43). Un des vieux de Vens « porte encore la large ceinture d'étoffe des paysans du début du siècle, qui monte jusqu'à la poitrine. […] On le croirait tout juste maquillé pour la photographie typique. […] il fait partie des disparus, des derniers pittoresques. » (*Ibidem*: 52) Antoine aussi, fils de Berthe, « est le modèle vivant de l'authentique paysan et l'incarne très bien sur les photographies » (*Ibidem*: 79). Ils forment ensemble un album de souvenirs dans le cœur et la pensé du narrateur, contribuant à son développement identitaire.

Une vingtaine d'années auparavant, la fête patronale et les mariages ressuscitait le pays, les gens venaient de tous les villages environnants et ils organisaient des bals. Les processions religieuses d'après la messe avaient elles aussi le rôle de réunir la population dans leur foi commune. Maintenant le sommeil envahit tout le village et les occasions de réunion sont de plus en plus rares. Le petit hameau assure à ses habitants le sédentarisme et le confort psychique dont ils ont besoin. Les changements de mentalité, de style de vie sont peu nombreux. Sauf quelques tracteurs modernes, américains et des trayeuses électriques, la technologie et l'infrastructure ne sont pas arrivées dans ce pays où les gens vivent encore comme au début du siècle passé: les femmes utilisent la cuisinière à charbon, les bassins de pierre pour battre le linge, le téléphone est une rareté, il n'y a pas d'eau courante donc ni de toilettes, ni de douches. Mais personne n'est affecté par l'état des choses, chacun se résignant avec la vie qu'il mène.

Tour à tour, la vieillesse, la maladie, la saleté ou la folie et même l'alcool les emportent un par un: Jacques est mort de vieillesse, Germaine tombe malade, restant paralysée et prisonnière dans un fauteuil pour 15 ans; Claudine meurt de chagrin à cause de l'absence de sa mère, tandis que sa sœur, Christine, veuve deux fois, paraît ne pas avoir eu de la chance dans la vie; le cousin Léon (mort dans sa maison de retraite) et sa femme, Pujol; les Soubeyran (propriétaires d'une auberge, où se trouvaient le seul téléphone à l'époque); Berthe, etc. Une vieille femme « au fichu sale » est trouvée décédée dans sa maison, avec des cadavres de chiens dans ses draps (*Ibidem*: 54). Plusieurs paysans, peut-être à cause de leur vieillesse, de leur manque de force ou simplement sous l'effet de la solitude, ne rangeaient et ne nettoyaient plus leurs logements et entassaient de guenilles sales et des ordures dans leurs maisons, tel le mari de Martine et le cousin Joseph. « C'était des morts, des morts timides et chuchotants, venus d'un autre temps, maintenus dans le nôtre par aberration, ou par magie »

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

(*Ibidem:* 67). Ce que l'on enterre dans les pages du livre c'est le village d'antan, ce sont les derniers paysans authentiques, non pervertis par la modernité.

Avec beaucoup de morts et peu de vivants dans leurs demeures anciennes, les villages du Cantal paraissent fantomatiques, déserts, oubliés dans le passé, avec des gens atteints par le passage du temps, fidèles à leurs habitudes quotidiennes qui marquent le rythme de leur vie. « Dans les environs, il ne reste presque personne » (Jourde, P., *op. cit. :* 22). Dans le hameau de Vens, par exemple, il n'y a que deux maisons habitées. Les mariages, autrefois célébrés dans l'église paroissiale sont maintenant remplacés par les enterrements. Visiter les morts afin de présenter les condoléances aux parents semble une opportunité de se rencontrer, de socialiser. Mais il y a autant de gens qui ne viendront pas aux enterrements, ils attendront leurs confrères dans l'au-delà. « Le cimetière et la croix marquent l'entrée du village » (*Ibidem* : 24) comme une invitation à la mort. Il est « plus généreux en tombes que le hameau en bâtisses » et offre aux défunts « un petit luxe aztèque, ornementations funéraires à l'exotique étrangeté, d'un baroque enfantin et parcimonieux » (*Ibidem:* 81).

Ceux restés en vie à Lussaud forment « un petit peuple de boutiquiers fantômes » fournissant des aliments « à une population non moins plus fantomatiques » (*Ibidem*: 67). Ils ont une configuration fantomatique, squelettique. Raymond, par exemple, « est encore là, il est vrai, mais tellement maigre sous sa casquette qu'il semble se réduire à presque rien » (*Ibidem:* 45). M. Soubeyran, à son tour, « était extraordinairement maigre et osseux », son sourire « faisait paraître une tête de mort à la place de son visage » et « a toujours empêchait qu'on voit en lui autre chose qu'un squelette déguisé en homme » (*Ibidem:* 77).

Le narrateur, se réjouit de tout contact direct avec ce village fantôme, à des lieux et gens agréablement ancrés dans sa mémoire. Toucher les morts, les meubles anciens l'aide à « remémorer une sensation morte » (*Ibidem*: 28). « Tous les humains viennent à l'instar de se volatiliser. Les objets quotidiens demeurent suspendus dans l'attente d'une vie qui ne reviendra pas. » (*Ibidem*: 81). Ce monde hallucinatoire, fait de gens spectraux, laisse l'impression d'une vision, d'un mélange entre réalité et irréalité. Des « histoires de beuveries », des « épisodes héroïques, des idées bizarres, des foucades » (*Ibidem*: 70), tout comme la solitude des lieux (qui pèse) et l'inexistence de l'intimité, l'obsession et l'impossibilité du secret, la brutalité et la délicatesse donnent, par leur contraste, du charme aux lieux.

Le coup d'œil que Pierre Jourde jette sur le village de Lussaud vient de l'intérieur et de l'extérieur: de l'intérieur, vu que l'auteur est originaire du village, mais aussi de l'extérieur parce qu'il est devenu un homme de la ville, un lettré qui sait construire ses phrases et valoriser les mots de façon à donner une représentation littéraire du soi et de l'autre, comme une prise de possession du passé. C'est un village différent de celui de son enfance, et en même temps le même, avec des réminiscences du passé. Le roman l'a aidé à la fois à retrouver le village, pièce essentielle dans le puzzle de son identité, et à le perdre de nouveau à travers la révélation de ses secrets, de son calme, de son caractère de refuge.

Bibliographie

Bachelard, Gaston, *Poétique de l'espace*, Quadrige/ PUF, Paris, 2001.
Deleuze, Gilles, Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980.
Deleuze, Gilles, *Cinéma 2. L'image temps*, coll. « Critique », Les Éditions de Minuit, Paris, 1985.
Deleuze, Gilles, Guattari, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, coll. « Critique », Les Éditions de Minuit, Paris, 1991.

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)

Jourde, Pierre, *Pays perdu*, L'Esprit des Péninsules, Paris, 2003.
Rinner, Fridrun (dir.), *Identité en métamorphose dans l'écriture contemporaine*, coll. « Textuelles. Littérature », Publication de l'Université de Provence, 2006.
Sasso, Robert, Villani, Arnaud (dir.), *Les Cahiers de Noesis*, no. 3 - *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, Centre de Recherche d'Histoire des Idées, Université de Nice Sophia Antipolis (printemps 2003).
White, Kenneth, *Le rôdeur des confins*, Albin Michel, Paris, 2006.

Ressources électroniques

Bedin, Lionel, présentation du roman *Le rôdeur des confins* de Kenneth White, http://www.ecrivains-voyageurs.net/lectures/lectures15.htm, consulté le 10 juin 2015.
Di Stefano, Loïc, « Pays vraiment perdu, la ruralité littéraire, à propos du roman de Pierre Jourde et des réactions à parution », *Salon littéraire*, http://salon-litteraire.com/fr/pierre-jourde/review/1796417-pays-vraiment-perdu-la-ruralite-litteraire-a-propos-du-roman-de-pierre-jourde-et-des-reactions-a-par (juin 2012), consultés le 10 juin 2015.
Robert-Diard, Pascale, « Le village violé et l'écrivain », *Le Monde*, http://prdchroniques.blog.lemonde.fr/2007/06/22/le-village-viole-et-lecrivain/ (le 22 juin 2007), consultés le 10 juin 2015.
http://www.pierrejourde.fr/Index.html, consulté le 10 juin 2015.

BDD-A24562 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:33 UTC)